



Adèle Nègre
Hortus conclusus

dessins Anna Agostini

Adèle Nègre
Hortus conclusus
(jardin enclos)

dessins Anna Agostini

[appareil]



Bruno Guattari. Éditeur



On voit déjà les citrons virevolter
au-dessus des lamiers pourpres.
Les vesces, ces petites amphores pour notre
soif de précision et de justesse, s'arrogent l'allée
(croissance hypogée confère la raison).

C'est à saisir ou rien, une compensation
non négligeable fournie par la nature, au vu
de la pénurie que d'autre part elle nous inflige,
cet espace imposé que nous nommons distance
- que nous nommons manque -

Il ne fallait pas négliger le vent. Il confère soudain
avec les jeunes jacinthes, sa brusquerie
les démembre en chaque phrase plus dur et plus froid,
mais elles, sourcilleuses, crèvent l'air de leur minutie
en coulant. Au temporal s'ouvre une faille commune à

tous les os crâniens. Des sutures craquent. L'horlogerie
trépigne et je vois des vanités dans l'herbe, brin à brin.
Au jardin plus dur d'être venté, le parfum de jacinthe
disperse le reste de mes pensées : aucune ombre et
le pauvre quotient de ma fleur à ses pieds meurtris.

Disloquées ce sont toujours des jacinthes. Qui
ne les sent pour magnifier et le sol et le vent ?
Leur plus petit dénominateur commun ici -
soit une goutte de sang temporal - resplendit
à la verdeur incendiaire de l'herbe.



Ostentation de consentement à la ruine.
L'épanchement jaloux du parfum de
désastre le penchement bleu sans lutte
comme une ptose volontaire, *je t'aide*, vois-tu
à me réduire à la chute, et dans l'affirmation de ma douceur

où mon amour pour le sol est dévotion,
je consens à m'y mêler. C'est ce que j'ai entendu
sarclant ce parterre de jacinthes étêtées par le vent.

L'inflorescence infiniment clivée, le parfum
répandu de cette fractale - d'où voudrions-nous
que renaisse l'objet éventé de notre jalouse attention ? -
se répand en d'autres idées, un jardin succède à un jardin.
L'amour fait pousser des jacinthes au lieu de l'attentat.

Il est dit terre en son aspect nouveau ce printemps
*c'est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli**
encore, comme un amour tu ou interdit.

Maintenant c'est d'un geste printanier, terre autant
le dire, portée par ce vent reverdi au feu tenu
souterrain, au feu glacé des pierres en bord d'allée,
les orties graveleuses cinglantes saillies, les cymbalaires
ruine de Rome et ombilics *nombril de Vénus* en discrets

annonceurs (ou bien des préliminaires).
Tu dis surseoir, mais le peut-on vraiment ?
Ce soir le vent attise les plus délicates tentatives.

Le ciel et les haies, orgies subtiles du soir
et puis le vent.

Le ciel, les haies, les murets succincts
et le vent. Une intense activité sous le
dur matériau de la fixité.

Dans l'ombre sont ces petits cercles déprimés - peltés
ainsi que des coupes - l'exemplaire maintien
à mon passage, ou le don de l'obole.
Au Moyen- Âge le limbe charnu du cymbalion
entrait dans la composition des philtres d'amour.

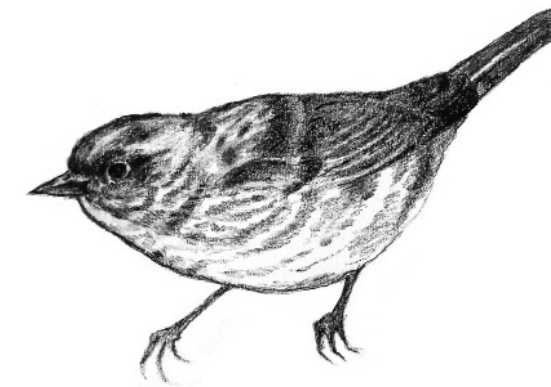
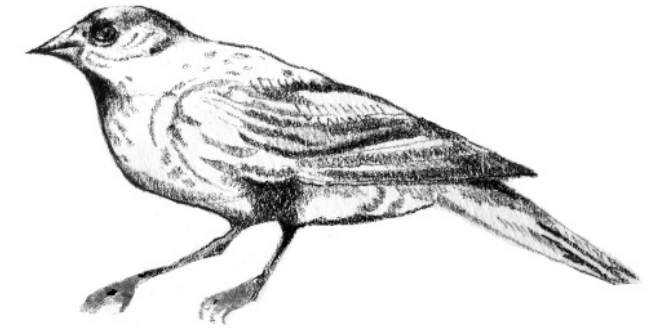
*Boccace, Décaméron, Proème (Prologue), traduction de Sabatier de Castres

L'art du déni splendide à l'œuvre dans cet œil.
Comment avec toute la clameur des oiseaux
hors des nids, comment ne pas regarder en arrière
où le son des poteries s'entrechoquant comme des cloches
a retenti, comme a retenti le son d'un amour ?

Survive le raffiné cymbalion, l'ombilic des murs,
nombril de Vénus à notre idée de l'ordre propre
des jardins. Moi sur ce muret j'étais sa parèdre
oh j'étais l'enlacée à ses sandales, la suivante volontaire
de celle qui se lève de l'écume [*de l'océan*],

j'écumais. Nos talons aussi écumaient. Cymbalaires
et cymbalions me sont fanfare pour un printemps
pour un recommencement où *tout se refait*,
*et du début et de nouveau** avec la seule goutte
offerte à l'épanchement dans la coupe d'un ombilic.

Si je suis vue, c'est avec lui. Assise à recevoir le soir
l'oblation de cette oreille comme une perle de mer
printanière, mer à perte de vue jusqu'à la courbe
terrestre confinée sur un muret : mais pas sans daigner regarder
à nos pieds. Si je suis vue. Il n'en est rien sans doute.



* Amelia Rosselli, Document

Aphrodite offusque tout, visible ainsi au sortir de la mer
vagues remugles des cerisiers arrivant à fleurs, vulve amère
de printemps relégué c'est un sexe indigent un printemps
nécessiteux qui ne peut s'oublier dans l'amour
sinon dans la conscience d'une continuité qui ne tient qu'à nous.

Pensées vernaies selon que nous apprenons du temps
à cultiver, à bonne distance, le mode optatif. Avril, puis mai
nous verrons - je le voudrais - les fleurs petites des cymbalaires
et des cymbalions, ce souhait filtre notre attente dont j'invente
la signification, aux confins gelés du poème où je vais.

Des mésanges le *surtout pas surtout pas*
suspendu dans la neige confondue
un peu plus bas avec les fleurs des cerisiers
et des pruniers. Une parodie de bruire hivernal
avive les coudriers, contrefaçon burlesque

si elle n'était lamentable de notre état d'esprit
interdit : chanter l'hiver, vanter le souffle glacial
sur la nuque de Vénus, ses adorables petits *nombrils*
perclus de gel, nous étions aux apparences assujettis
ou bien simplement sensibles aux mots ?

Mésanges infuses dans l'harmonie des blancs tous plus labiles.
Splendeur des faillites. Chutes d'ailes et de pétales.
Cette rareté effraie l'œil emporté avec la branche, aux
attouchements éperdus des cerisiers avec la haie. Effets
de l'étrange fille de Mars et de Vénus, nous étions prévenus.

C'est d'une indécence ces floccules ! Coagulation
des apparences, collusion harmonieuse ou danse des sept voiles
(comme sept cerisiers) en vue de quoi, de qui, quelle annonciation ?
Les ardeurs printanières sont altérées, le printemps dénaturé.
La braise tombe sur les pierres comme perlerie de cristal.

Nue comme elle est, neigeuse Vénus venue avec le vent
car le vent est marée, chacun le sait, un poète l'a vue nue
monter et descendre comme le dégel - ou comme les cendres
me dis-je -, maîtresse venue de la nuit - Inanna est là aussi, Ishtar encore,
nue descendant les Enfers, infiniment vulnérable infiniment aimante -

les sept voiles consistèrent ici en neige et en pétales des sept cerisiers
sur la pente fiévreuse de mars. Je l'attends entre chaque pierre du muret
où j'attends, regardant flotter la braise, humant un parfum fantôme.
S'entend l'envol flou de ces tourterelles turques qui vont par paire.
Mars, reprise de la guerre, comme il fallait s'y attendre.

Il y a la neige dans la floraison houleuse des cerisiers,
l'ample silence des pierres et le silence tombal des fentes où
certainement se dissimulent d'étranges attentes,
des saxifrages étoilées par exemples, pour exacte attente
de peintre au désespoir de telles annonces.

*Je vous attends dans le cercle le plus caché
des pierres.
Et je vous attends avec le sel des spectres
dans les reflets
des eaux volages
dans les malheurs des acacias
dans le silence des fentes*

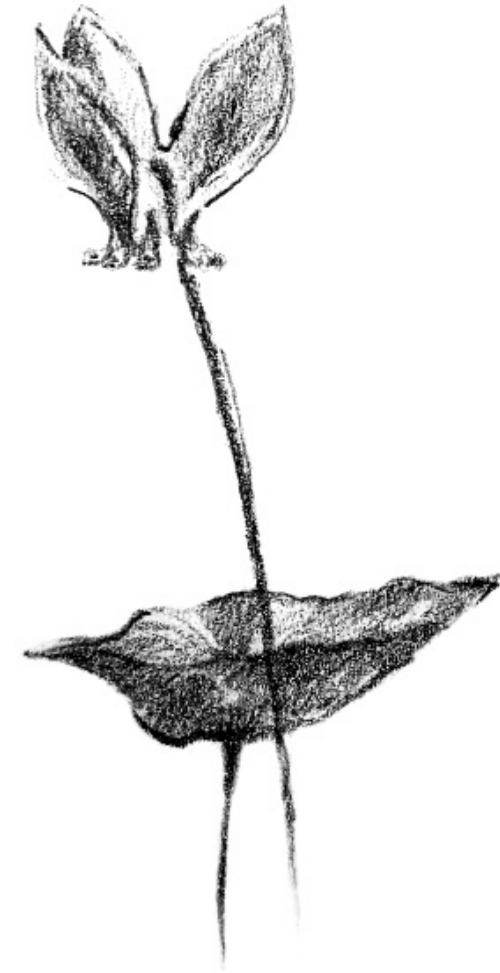
Car *l'amour est naissance**. Toute cette danse
de pétales voilés/dévoilés de neige : farce surhumaine
- il faut bien l'admettre et attendre - une danse indécente
qui n'augure rien. La bourrache : brûlée, la consoude : brûlée.
Comment consoliderons-nous notre être sans cette présence ?

Danse collusive, soudain alentie. Indolence, ou est-ce au contraire
dolence cela ? Je me souviens d'un autre jour de neige qui enflamma
l'air. La braise flottait** mais nous ne la voyions pas, retirés en nous-mêmes.
Aucune déploration de cardiomyocytes en ce temps-là,
*la faim nous tint serrés*** comme aujourd'hui la distance affame.

Instant perplexe, jusqu'à suffoquer. Viral le monde irrévocable
peine à présent. Voici ce qu'à l'instant je lis : *Viens / Viens-t'en,*
*viens dans l'instant, avec tes perleries**. Tes perleries de fleurs et
de neige, et le collier vibratile de tes nombrils. Respire et viens-t'en,
le présent est à l'instant ce que ce pré est au temps.

*Wallace Stevens, *Ideas of Order*, *Fantômes en tant que cocons*, traduction Gilles Mourier

**tu regardes flotter la braise / dans l'indécence cristalline du vrai
Amelia Rosselli, *Document*



Je mets un genou sur le vert
tressaillement du végétal : prudent
il explore l'air nouveau, il faillit
- dans l'étroite fente entre les pierres et la lumière -
puis il sombre avec grandeur vers le haut, crûment.

Menues observations
dans le cercle improvisé d'une grive litorne
où la longue-vue nous propulse. Je ne distingue alors
que le rengorgement de son cou, l'effet
de sa préséance tenue sur l'herbe mouillée ?

Lumière lancéolée - je ne veux pas dire trop vive,
sans le tamis fin des feuilles - une pointe de fraîcheur
et l'attente carénée d'ombres non moins orthogonales
et bien aiguisées, sur lesquelles se profilent, téméraires
funambules, de folles tourterelles turques en campagne.

Cinquante mille fois les mêmes choses, et j'ai beau dire,
il en reste toujours quelque chose à dire.



Ce sont ces ombres attendues et qui se déportent
- au bord desquelles tu prends froid
t'essayant au poste de sentinelle - cargo de frai
rouillant, double conteneur pour l'unique
nombril de Vénus grelottant en plein nord.

L'équerre et le rectangle poussent leurs sommets
dans l'herbe différant jusqu'au tyrien beffroi
d'un magnolia de Soulangue. Et moi je guette
le signe ultime, le transport - matérialisé, vrai -
de ce printemps : l'ouverture des portes.

Toute cette joyeuseté, la clameur et
le floconnement des pollens au verger
- semble aussi invincible qu'il est immémorial -,
font un printemps. Mais ulcéré, intouchable
le corps débouté de la saison s'époumone en vain.

Indocile par nature, voici le printemps. Le voici
prolifique emmuré - verrouillé - pourtant dans un corpus de lois
d'exception, les lois trop humaines de la rétention,
(*c'est de l'air compressé / c'est de la psyché compressée**)
qui fait d'un jardin de lierre terrestre et de trèfle,

de cyclamen, pâquerettes, plantain, saponaires et narcisses,
fraisiers, violettes et jacinthes, qui fait de cet *hortus* un lieu clos.
Autour du verger, il n'y avait
Ni mur ni palissade, mais l'air seulement.
C'était de l'air qui de toutes parts

*Formait la clôture du jardin**.*
Par-dessus est un dôme fertile de cerisiers, de poiriers et pommiers.
Des vers qui sont des fleurs mêlées de mots surgissent
du milieu comme la fontaine scellée du Cantique
qui aujourd'hui nous paraît plus que jamais accessible.

C'est un massacre qui a l'air d'un massacre des volontés
et des ambitions. Le printemps seul s'en sort et celui
qui ne veut rien, rien tant que venir, et être simplement.
Il est vital que s'apprennent enfin de lui les comment,
les amiables comment, quelles fleurs à cueillir.

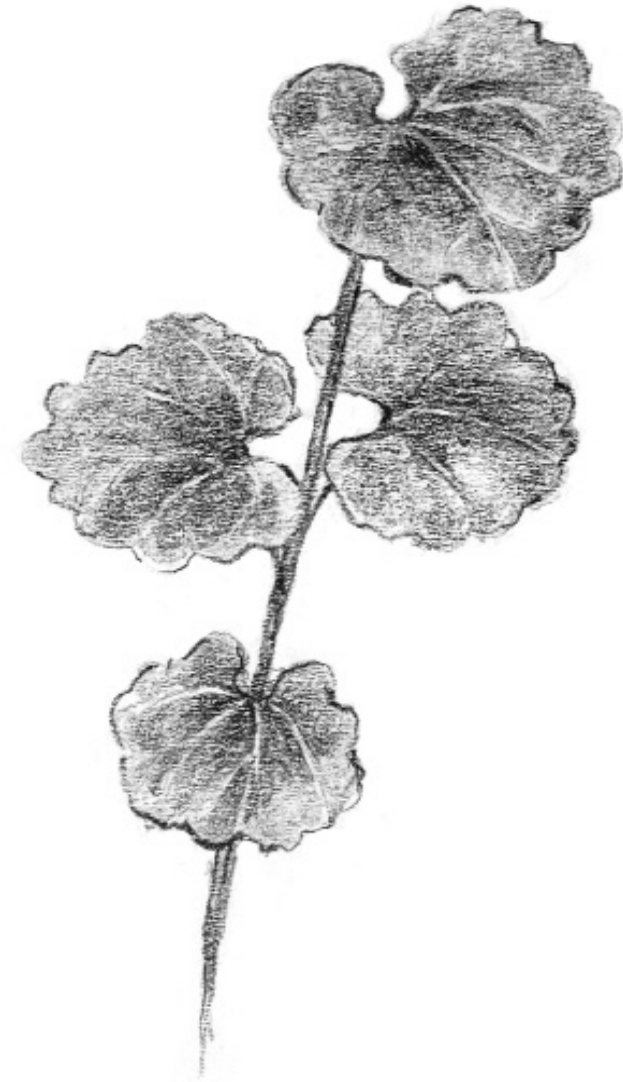
*Amelia Rosselli, *Document*

**Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*

Aujourd'hui nous nous prescrivons à nous-mêmes
une *Sainte Quarantaine* ainsi que des *noli me tangere* opportuns
(à propos de *Carême* et à l'approche de la *Résurrection*).
Sont-ils gestes et distances qui pourraient nous sauver
ou accommodements avec le mal subtil qui se propage de tous temps :
→ oppression ?

Ce jeu (j'entends immanquablement je)
dans d'autres perplexe et suffoqué :
c'est de l'air compressé
c'est de la psyché compressée,
on se vante de s'en servir.*

*Amelia Rosselli, Document



Avec un œil propice, maintenant immobiles
dans le printemps radieux qui se mire.
Le je voudrait voir la psyché à la respiration légère,
mais *l'autre*, hilare d'être encore là, et en pied - à l'armistice -
inconvenant dénombre les narcisses et les lamiers.

Tout chancis, et fétides d'être froissés sont les lamiers.
Une mauvaise herbe serpente à nos pieds - des vies
sa raison déduite c'est qu'elle est la vulnérable,
mauvaise d'être ignorée - et moi d'elle je me déduis
comme du jardin, tout simplement me promenant.

Ce doigt d'intelligence vulnérable qu'elle a,
elle en fait don aux imbéciles que nous sommes, suivant,
pas si affranchis des distances et de l'attente.
D'autres fleurs couronnent heureusement
un présent par les rues et les places étouffé.

Les cercles meurtris, les veillées de silences ordonnés.

Les cercles meurtris, les veillées de silences désordonnés.
Tout est trop grand mais nous nous faisons à l'espace.
C'est le vide qui bientôt nous structure, et l'absence.
Et nous habitons ce silence avec la vivacité de l'imagination.
Il dit : *La grâce, c'est la façon dont la vie tire / sa volonté*

*des ruines, de toute destruction, de la moindre / lézarde non obturée,
se ruant à l'intérieur comme si / elle n'avait que attendu cela, comme si
le meilleur usage des choses / c'était la brièveté, l'expédient.**
Je pense en lisant non seulement à la gracile cymbalaire
dont les tiges filiformes forent le muret - l'expédient -,

et je pense à l'esprit qui se rue dans ce verger, comme s'il
avait faim de cette caducité, qui est ici tout le contraire de la vanité.
S'éblouit de sa propre audace et du soleil très blanc qui
lui mange - déprédation accomplie - la conscience de lui-même,
le rudoie, l'étourdit, l'oblitére dans un flot de lumière brève

*l'esprit indocile est libre de n'être
rien, sans monde – de ne pas exister du tout.**

*William Bronk, *Le monde, le sans-monde*

L'espace n'est plus délinéé que par la courbe nette des faîtes intraitables et de fleurs sourcilleuses poussant dans le bleu. C'est l'exacte couleur qui est maintenant nos exacts confins, de laquelle surgissent les véloces traites diagonales et bruyantes qu'on dirait improvisées, mais quelle prédilection pour ta tête ?

Ces traversières - car elles traversent d'un trait la fente étroite entre les arbres, crevant la couleur, la pesanteur, comme un poignard une toile de tente, cette pesanteur - pour un transfert urgent de fétu, ou de fascines, ou de plume. Et tu es là et tu respirez, et c'est toi soudain l'imprévu sur leur chemin.

D'un élément dans l'autre tu reconnais qu'elles font traite des premières nécessités, promptes et efficaces, un transfert d'air entre bassins pulmonés, proche, lointain, proche, lointain pompant à la source de la vie, l'instinct d'ordre, ou le rite de nidification exerce sur toi le même effet vivifiant et tu remets tes cheveux en place.

Je vais voir les fleurs. Je ne les cueille pas je ne cueille jamais, si ce n'est en pensée. Mais que sont mes pensées ? Rien que je ne puisse dire vraiment, qui ne soit dit déjà, c'est un flottement de neige entre deux - je suis sous un pommier, je recueille

la neige fraîche, je la mange, c'est de la lumière, c'est le sel du soir - c'est délicieux ou délictueux *que sais-je* j'essaie d'intimer un ordre à la pensée, mais non, bien au contraire ça descend dans le corps, un soliloque, et me voici enracinée avec primevère - coucou ! -, renaissance sonore, le clou vernal au verger.

De splendeur mais si délicate la force promotrice de la fleur puissance et Éros affiliés à la couleur et au parfum, vertige parfois du balancement, mon cœur ne balance pas lui, il plonge, il se noie dans sa clarté, dans la clameur de cette source dédiée à l'amour à la parole d'un seul vers un seul, trop de feuilles trépidantes déjà.

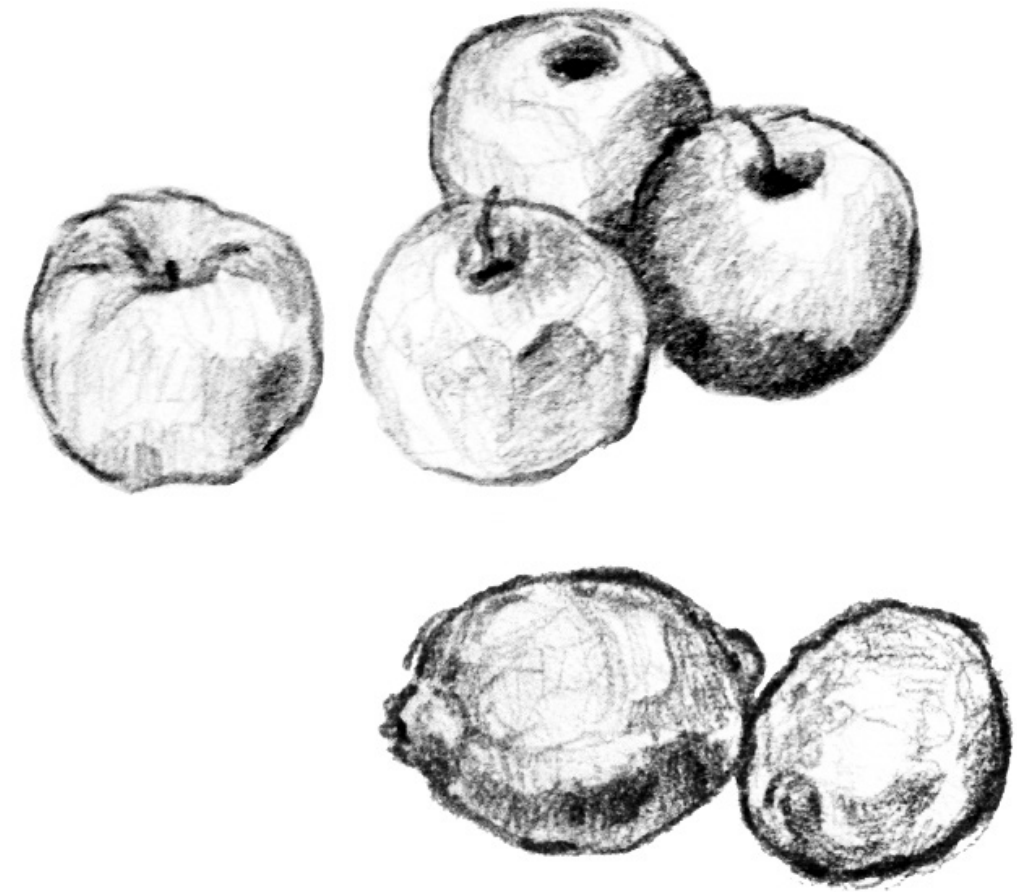


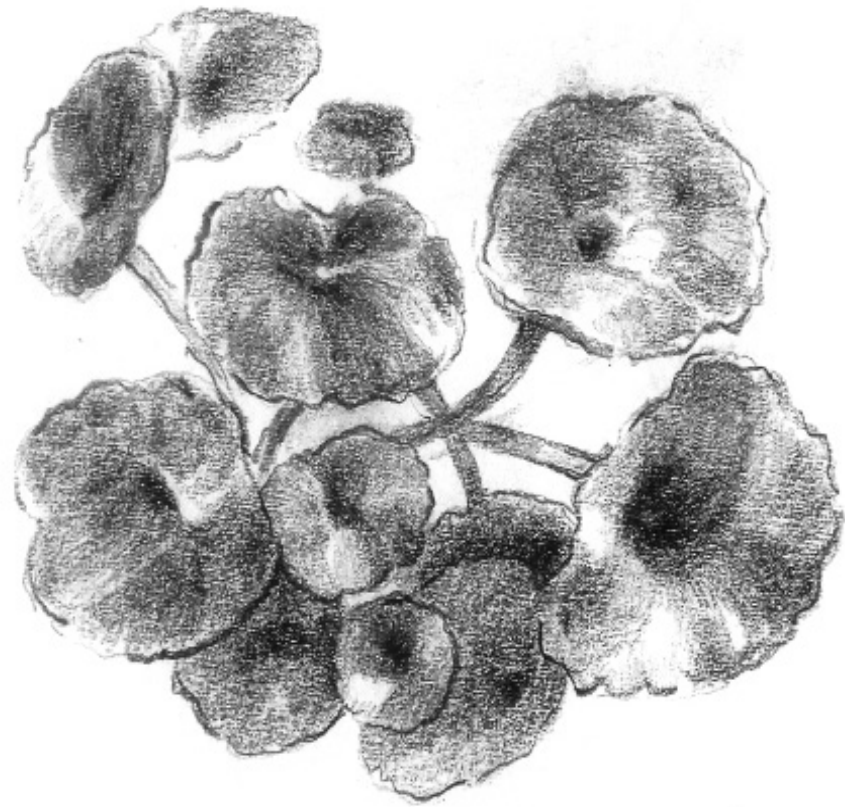
Ce pommier aux fleurs candides, ce ciel bleu. Jettent un peu plus la consternation : alors quoi ! Quelque chose s'enorgueillit encore de vivre, quelque chose vit ?
La vigueur détonne. Nouaison approximative à côté, quelque chose butine, roucoule, vrombit.

Sédition : l'émotion joint sans distance le choc de la pensée. Je suis dans l'ombre diagonale à évaluer le frisson. Sans distance je pince et je palpe. Le soleil très blanc durcit au sol les délinéations. Gravier enorgueillis d'ombres franches. Déjà le feu prend dans le plan. Il foment la vie, sédition à l'intacte fervidité.

La différence se répand. Chaque chose prend son temps. Des vagues candides ont d'abord submergé le jardin, même si je ne désire pas l'interpréter. Je dédramatise le printemps moi aussi : rien d'inordonné alors qu'on ne peut tout prévoir, la vie, la vie seule poursuit son feu et son changement, on n'a qu'à caler

sa respiration. Parfois il y a comme un souffle. De l'air. Je ne suis pas l'obligée de la vie, je n'aurai donc pas la (pas la moindre) gratitude envers. Vous me direz temps, mystère, contournement, distance. Mais de quoi vivrons-nous, si ce n'est de pommes ? Et de fleurs, et d'ardeur circonstanciée ?





À supposer que le printemps. Il est plus probable qu'une huître,
somme toute, à cet endroit précisément. Pourtant printemps,
avec toutes les apparences d'un bivalve à découvert
- alors qu'une lame déjà remonte le talus -
tu nous arrives roulant tes hanches en splendide fatrassière.

Dont les perles roulent aussi. Comme un semis vient pointiller dru
pour un pourchas dans l'herbe de trèfle et de pâquerette. Vers
on ne sait quoi s'encourent les fourmis et les pyrrhocores
sans cesse en action. Tu nous enjoins d'observer
avec indolence et dilection le tremblé de l'herbe plein de coïncidences.

La forme violente du délice. Ce non-sens, et notre imprudence
sous l'arbre coiffé d'impatience à fleurir à verdir. N'écoutant
que nos têtes échevelées, détournant les ombres qui sont
les premiers dessins, nous détournons la lumière
résolus à retourner la gratitude à inachever nos pensées de naissance.

Livres

Déjà parus

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019

À paraître prochainement

Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, printemps 2020

Vous pouvez commander nos ouvrages directement en ligne depuis notre site
(paiement sécurisé) : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>

•

Revue numérique

[margelles n°1, printemps 2020](#)

•

Cahiers *[appareil]*

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus Conclusus*, 04.2020

⊥

[appareil] est une publication numérique initiée par Bruno Guattari. Éditeur. Elle se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome qui proposera, sous forme de cahiers, diverses propositions littéraires et/ou plastiques. La forme et le format s'adapteront autant que possible à ces propositions.

⊥

Retrouvez les auteures de ce cahier aux adresses suivantes :

Adèle Nègre > [blog](#) et site (en lien depuis ce blog)
Anna Agostini > [compte instagram](#) > [Le diptyque collectif](#)

⊥



Bruno Guattari. Éditeur
Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com



Bruno Guattari. Éditeur